

"Gentilhomme Huissier de la Verge Noire," s'arrêtaient pêle-mêle à la barre du Conseil, "moutonnant à la porte de la grange," suivant l'expression énergique du réaliste député de Bouville.

Pour le moment, le discours du Trône est chose secondaire pour messieurs les députés; l'Orateur est payé pour écouter, saluer, faire enfin "les politesses de la maison;" ses collègues n'ont pas trop à faire d'analyser la galerie. Voyez plutôt le député de Gaspé; il a fait merveille aujourd'hui; avec l'instinct du commandement que *La Canadienne* a développé chez lui, il a rassemblé tout ce qu'il a pu rencontrer de cheveux sur son occiput et les a soigneusement rangés sur l'arrière-front dont la partie antérieure surplombe, comme un mamelon dénudé, le chef rabougri du député Robert, le petit Victor noir du Parlement de Québec; voyez encore le pâle député de Terrebonne, auquel les membres les mieux intentionnés se proposent d'offrir une paire de ciseaux ou un *water-fall*; ses longues tresses noires inondent jusqu'aux revers de son velours parlementaire, que la dernière session voit rapidement se déliter. Son regard insouciant se promène des gradins où trônent les sommités politiques aux galeries où se pavant la plus belle partie du beau monde de Québec, et l'on croit voir errer sur son front la pensée que les premiers sièges sont trop remplis tandis qu'il y a trop de vide sur les derniers. Il n'y a pas jusqu'au galant Solliciteur-Général qui n'oublie le discours de Sa Majesté pour détourner sa tête de ministre et jeter un regard furtif et inquisiteur vers l'endroit où ses derniers souvenirs parlementaires de Québec lui rappellent les souscripteurs récalcitrants que sa charité amenait dans les filets de la charmante quêteuse des pauvres de l'an dernier.

Mais c'est fini; on renvoie les membres de la *Chambre Basse* faire leurs affaires en famille. En bons enfants qu'ils sont, ils ne sont pas longs à décider à l'unanimité, que ce qu'il y a de mieux à faire pour le moment, c'est de ne rien faire du tout, et ils s'ajournent au lendemain, après avoir appris la flatteuse nouvelle que leurs aristocratiques voisins ont ajourné leur séance à lundi, afin, sans doute, de venir demain apprendre à la Chambre comment on répond à un discours du Trône.—A demain donc pour les grandes nouvelles.

L'OPINION PUBLIQUE.

LUNDI, 7 NOVEMBRE, 1870.

L'ELEMENT FRANÇAIS.

Nous adressons aujourd'hui notre journal à un millier de Canadiens-Français des Etats-Unis. C'est le résultat d'arrangements que nous avons été heureux de faire avec les entrepreneurs propriétaires de l'*Etendard National*. Nous espérons que nos compatriotes américains nous donneront l'encouragement que nous avons rencontré dans tout le Bas-Canada, et qu'ils se feront un plaisir et un devoir de contribuer au succès d'une entreprise essentiellement nationale.

L'*Opinion Publique* est le seul journal illustré canadien-français de l'Amérique; nous l'avons fondée et maintenue au prix de grands sacrifices et de beaucoup de travail.

Nous n'avons pu encore, malgré nos efforts, donner, aux gravures et à la rédaction toute la perfection désirable, mais les progrès déjà réalisés démontrent ce que nous pourrions faire à l'avenir avec une liste de sept ou huit mille abonnés.

Nous ne sommes pas un journal de parti; notre passé en fait foi. Nous nous proposons plus que jamais de laisser les questions d'hommes de côté pour nous occuper exclusivement du triomphe des grands principes qui doivent assurer la conservation et l'honneur de l'élément français en Amérique. Echos de l'opinion publique, nous faisons un tableau fidèle des événements qui peuvent intéresser nos lecteurs et nous nous faisons les interprètes des vœux, des besoins et des aspirations de nos concitoyens. Nous nous efforçons, dans nos biographies et nos articles, de rendre hommage à tous les talents, à tous les mérites sans nous soucier de la couleur de leur drapeau. Nous n'avons pas trop d'hommes pour que nous allions les amoindrir aux yeux des autres races, et nos forces ne sont pas si grandes pour que nous puissions les gaspiller dans des luttes stériles en face des dangers qui peuvent nous assaillir d'un moment à l'autre.

Nos compatriotes des Etats-Unis reconnaîtront dans nos gravures des images aimées de la patrie absente, des lieux témoins de leur naissance et des hommes distingués dont ils conservent le souvenir, et ils trouveront dans nos écrits l'écho des sentiments qui doivent animer tous les cœurs français. Au milieu de la douleur que nous font éprouver les malheurs de la France, nous sentons le besoin de retremper notre courage et notre force dans l'étude de notre glorieux passé, des vertus et du patriotisme de nos ancêtres. Nous puiserons dans cette étude de grands et salutaires enseignements, nous y trouverons les éléments de notre force et de notre conservation dans l'avenir.

Si nous ne pouvons, aujourd'hui, entrevoir la France qu'à travers un nuage de sang, c'est, peut-être, parce qu'elle s'est éloignée des traditions qui faisaient sa force et sa grandeur. Mais consolons-nous dans une pensée de confiance et d'espérance; si l'astre de notre mère-patrie paraît s'éclipser un instant, il apparaîtra bientôt plus brillant, plus glorieux que jamais; la Providence en a besoin pour éclairer l'humanité.

Pour nous, Français d'Amérique, nous n'avons pas à

nous plaindre de la destinée; pendant que la désolation était dans le reste du monde, nous étions heureux et paisibles; une main bienfaisante a semblé écarter bien souvent de notre ciel de funestes nuages; et malgré les projets dangereux dirigés contre notre existence nationale, nous nous retrouvons après un siècle aussi français qu'au jour de la conquête.

Mais il est une ombre dans le tableau, une ombre malheureuse qui jette l'effroi dans tous les cœurs canadiens-français, c'est l'expatriation! l'émigration! Il y a là un mal qui attaque notre nationalité au cœur en lui enlevant des veines le sang destiné à l'alimenter; ce mal, il est inutile de le nier, il existe.

Nous envoyons, disions-nous en commençant, notre journal à un millier de Canadiens-Français aux Etats-Unis; mais combien plus heureux nous serions de le leur envoyer en Canada!

Nous savons qu'on assigne plusieurs causes à cette émigration, mais il est inutile de chercher dans les nuages, lorsqu'on a devant soi ce qui doit frapper tous les yeux. Lorsqu'un père incapable de soutenir sa nombreuse famille dit à quelques uns de ses fils de s'éloigner du toit paternel pour chercher leur existence ailleurs, il ne leur fait pas un long discours pour leur démontrer que c'est la Providence qui le veut ainsi, ou que c'est la loi de la nature qui veut que les peuples du Nord se dirigent vers les pays du Sud. Non, il leur dit tout simplement que s'il est obligé de se séparer d'eux, c'est parce qu'il ne peut plus les faire vivre.

Nous croyons nous aussi à la Providence, mais pas à celle qui conduit au fatalisme énervant des orientaux. La Providence pour nous, c'est le travail, l'énergie, dans l'honnêteté, et la vertu; c'est un homme, une nation travaillant à la sueur de son front à son progrès et à sa conservation, piochant, grattant, bouleversant la terre en tous sens pour en faire jaillir le bien-être et la prospérité. C'est ainsi que Jésus-Christ entendait la Providence, lorsque dans l'atelier de St. Joseph, il se livrait aux pénibles travaux de l'ouvrier.

Développer les ressources de notre pays, chercher son progrès et sa prospérité sous n'importe quelle forme de gouvernement, fournir à tout prix à notre population les moyens de vivre sur le sol de la patrie et d'y ramener ceux qui en sont partis, chercher et soutenir les hommes qui nous assurent ces heureux résultats, voilà la véritable providence et le programme de l'avenir.

Les plus faibles par le nombre, il faut que nous soyons les plus forts par la vertu et la foi et que nous ne soyons inférieurs à personne sous le rapport de l'industrie et du succès dans les choses nationales; il faut empêcher que le préjugé et le fanatisme voient dans nos croyances religieuses et nationales une cause de faiblesse et d'infériorité. Nous sommes de toutes les races qui habitent l'Amérique celle qui renferme les plus puissants éléments de vitalité et d'expansion par l'unité de foi et de sentiments et la force comme la grandeur des traditions; mais à ces éléments, ajoutons l'influence de la fortune et du progrès matériel, et nous occuperons sur le continent une place digne de notre origine et de nos espérances. Rattachons tous les membres épars de la grande famille canadienne française par une communauté d'idées et de sentiments qui nous soutiendra dans la poursuite de nos destinées. Un jour viendra, peut-être, où tous ces membres épars sentiront le besoin de s'unir et de se protéger mutuellement en face du danger; qui peut dire les secrets de l'avenir?

L. O. DAVID.

LES ZOUAVES,

On commençait à éprouver des craintes sur leur sort, il y avait dix-huit jours qu'ils étaient sur la mer, exposés aux plus terribles tempêtes; c'était samedi, et ils auraient dû arriver lundi; six jours de retard! c'était inquiétant, par une saison si dangereuse. Et ces craintes n'étaient pas puériles; il fut un moment où les pauvres zouaves ne s'attendaient plus à revoir la patrie; à tout instant ils craignaient de disparaître dans les flots.

Nous n'avons pas le temps de décrire aujourd'hui leurs angoisses et leurs fatigues.

Samedi, l'heureuse nouvelle se répandait partout, que ces braves jeunes gens étaient arrivés, et on se préparait de tous côtés à leur faire une splendide réception. Les sympathiques qu'ils avaient éprouvés partout sur leur passage à travers l'Europe devaient leur dire ce qui les attendait dans leur pays.

Ils n'avaient pas eu l'occasion, il est vrai, de montrer toute l'étendue de leur dévouement, mais ils en avaient fait assez pour prouver de quoi ils étaient capables; personne n'a eu la mauvaise pensée de douter de leur courage et de leur intrépidité.

Si les étrangers pensaient cela en les voyant, que ne doivent pas penser ceux qui les connaissent, ceux qui savent quel cœur bat dans la poitrine de chaque zouave? Nous le savons, ils regrettent de revenir dans leur pays sans avoir combattu, comme ils l'auraient désiré; et leur plus grand supplice a été sans doute, de subir les outrages et les injures des Garibal-

diens, de se voir exposés sans armes aux crachats de ces brigands.

Le son des cloches apprit à la population de Montréal, dimanche, à deux heures de l'après-midi, qu'ils étaient arrivés. Trente mille personnes étaient échelonnées depuis l'église Notre Dame jusqu'à la gare Bonaventure. Comment raconter la scène qui se passa, lorsque ces jeunes gens tombèrent dans les bras de leurs parents et de leurs amis? Il y eut des scènes vraiment attendrissantes. On voyait des mères, des sœurs courant à travers la foule quelles suppliaient de leur laisser voir leur fils, leur frère. La foule émue se rangeait.

Décrire la joie, l'exaltation de ces nobles jeunes gens est impossible. Lorsqu'ils avaient touché le sol canadien, ils avaient fait retentir l'air de leurs cris de joie; et la première fois qu'ils aperçurent les tours de Notre Dame, des hurrahs! mille fois répétés saluèrent cette douce apparition de la patrie dans une de ses plus glorieuses manifestations; mais lorsqu'ils purent embrasser les êtres chéris qu'ils avaient si souvent pensé de ne plus voir en ce monde, les larmes jaillirent de tous les yeux.

La foule les emporta pour ainsi dire aux portes de la cathédrale au milieu d'acclamations enthousiastes. Là des adresses leur furent présentées au nom du comité des zouaves et de l'Union Catholique.

"M. le Lieutenant Taillefer" dit la *Minerve*, "répondit à ces adresses d'une voix mâle et remplie d'émotion. Sa réponse fut courte, mais éloquent et chaleureusement applaudie. Il remercia le comité des zouaves pontificaux et toute cette immense multitude de ce grand témoignage de sympathie, la plus belle récompense que les zouaves canadiens pouvaient désirer à leur retour. Il créa beaucoup d'émotion quand il s'écria: Comment se fait-il que ceux que vous aviez chargés d'une mission presque divine, qui avaient juré de verser leur sang pour le roi par excellence, reviennent aujourd'hui dans leurs foyers, lorsque l'auguste chef des fidèles est dans les fers? Aurait-ils lâchement déserté le poste d'honneur? Non. On les a vus sans cesse sur la brèche, ils n'ont pas bronché devant les canons de l'ennemi et nos 8,000 hommes ne se seraient jamais rendus, si un ordre formel du Saint-Père n'avait pas mis terme à l'effusion du sang.

M. Taillefer dit qu'il a vu les zouaves canadiens combattre et que leur bravoure ne s'est jamais démentie. Le pays a raison d'en être fier. Aussi, il fallait voir avec quelles larmes et quel désespoir ils ont brisé leurs carabines lorsqu'il a fallu les rendre aux envahisseurs.

J'ai un pardon à demander, a dit M. Taillefer, c'est de n'être pas mort au poste d'honneur. Mais tout n'est pas fini. Nous sommes venus ici retremper notre courage et au premier avis nous irons venger la cause du monde catholique."

Les zouaves purent enfin pénétrer dans l'église où l'évêque de Montréal entouré d'un clergé nombreux et d'une foule de quinze mille personnes les attendait; il y en avait presque autant dehors. Le chant, la musique, les décorations et les discours furent dignes de la circonstance.

Le révd. M. Martineau ne pouvait manquer d'être éloquent dans une occasion si émouvante. Il le fut aussi; il fallut une voix comme la sienne pour dominer une pareille foule. Il eut de beaux mouvements de nobles pensées, mais le temps lui manquait, sa parole trop rapide ne pouvait suffire aux sentiments qui se pressaient dans son âme. Il a été forcé de négliger certaines réflexions que la circonstance lui a sans doute inspirées, mais qu'il n'a pu développer à son gré.

Les zouaves allèrent ensuite à Notre Dame de Bonsecours accomplir le vœu qu'ils avaient fait, alors que la mort semblait les couvrir de son ombre, et se dispersèrent dans la ville, dans leur familles ou chez leurs amis.

L. O. D.

AVANT ET APRÈS LA CHUTE DE METZ.

Les Anglais ne sont pas le peuple le plus reconnaissant de la terre: ils le prouvent tous les jours par leur conduite vis-à-vis la France. Quand un homme ou un peuple ne fait plus leur affaire ou ne sert plus leurs intérêts, ils le plantent-là et lui disent son fait. Tout récemment, lorsque Garibaldi arriva en France, le *Times* de Londres tint à peu près ce langage: Garibaldi est un brave patriote, nous ne le contestons pas; pour être un militaire remarquable, c'est un peu différent. Il n'a conquis en Italie que les peuples qui avaient déjà trahi leurs maîtres et étaient tous prêts à se livrer: ce qui équivaut à dire que c'est un preneur de villes ouvertes. Pour du cœur, par exemple, ajoute ce superbe journal, Garibaldi en a beaucoup; mais la France aussi en a, et ce qu'il lui faut aujourd'hui, ce ne sont pas des cœurs, mais des têtes. C'est cruel pour la France, mais bien tapé sur Garibaldi, surtout lorsque l'on se rappelle la réception qu'Albion lui fit en 1864.

En Angleterre, l'opinion a toujours fortement penché en faveur de la Prusse. Depuis les derniers désastres de la France, il y a eu réaction; le spectre de la Prusse toute-puissante et se créant une marine invincible, commence à tourmenter le sommeil des Anglais, et ils seraient disposés aujourd'hui à ne pas laisser éraiser la France. Mais le moyen?—Là est la difficulté.

La *Correspondance Provinciale* de Berlin, journal officiel, dit: "Toute tentative de paix est inutile tant qu'on n'aura pas fait comprendre aux Français leur immense besoin de la paix et les seules et indispensables bases sur lesquelles se peut conclure cette paix." Ces bases, on les connaît: c'est la cession de l'Alsace et de la Lorraine, démantèlement des forteresses et paiement des frais de la guerre. De son côté, Napo-